

L'humanisme (XVI^e siècle)

À la fin du Moyen Âge, la France peine à sortir des deux grands fléaux de l'époque, la peste noire et la guerre de Cent Ans. La culture est encore pour une bonne part régie par les schémas médiévaux de la courtoisie qui codifie les rapports amoureux, et de la féodalité en déclin. C'est en Italie que s'élabore, à partir du xve siècle (le *Quattrocento*), une véritable renaissance culturelle.

La découverte de l'Antiquité

Le Moyen Âge connaissait bien les auteurs grecs et latins, mais n'y recherchait que ce qui pouvait confirmer les principes chrétiens. Les nouveaux érudits cultivent au contraire le goût de la littérature et de la pensée antiques pour elles-mêmes, comme source de beauté et de connaissance de l'homme et du monde. Favorisée par l'essor de l'imprimerie (► p. 20), cette démarche intellectuelle, qui recevra au xix^e siècle le nom d'humanisme, repose sur une lecture nouvelle des textes antiques qui les débarrasse des commentaires et de la glose dont le Moyen Âge les avait surchargés. Le **respect du texte authentique** et de la pureté de la langue distingue donc l'humaniste du penseur médiéval.

Un nouvel art de vivre

Outre un modèle d'érudit, l'Italie fournit aussi au reste de l'Europe un nouveau mode de vie. À l'occasion des guerres d'Italie (1494-1559), tout un art de vivre se répand en France. Le château, dont l'invention de l'artillerie rend les fortifications inutiles, se transforme : on ouvre des fenêtres dans les murailles, on comble les douves qui deviennent des jardins d'agrément. L'art italien séduit les princes français par sa dimension charnelle :



LÉONARD DE VINCI (1452-1519),
Visage féminin dit la scapigliata (l'«ébouriffée».)
(Galerie nationale, Parme.)

Léonard de Vinci, Michel-Ange ou Raphaël illustrent, chacun à sa manière, cette quête de la beauté des corps. Sans renoncer à leur salut, les hommes de la Renaissance tentent de concilier le plaisir de la vie sur terre avec l'espérance d'une vie éternelle. Au mépris du monde succède une aspiration éperdue au **bonheur** dont on espère la réalisation ici-bas. L'Italie donne encore au reste de l'Europe un modèle de vie en société ; *Le Livre du Courtisan* de Castiglione (► p. 22), véritable manuel de savoir-vivre pour l'**homme de cour**, décrit tous les raffinements italiens que l'on espère voir s'installer en France. L'harmonie de l'esprit et du corps, chère à Rabelais comme à Montaigne, y fait figure de vertu primordiale. Les souverains de la Renaissance ne peuvent plus se contenter de briller par les armes, ils doivent s'ouvrir aux arts, voire les pratiquer eux-mêmes, comme François I^{er} avec la poésie.

Utopie et nouveau spirituel

Le mouvement de rénovation qui caractérise la Renaissance affecte également la réflexion politique et la vie religieuse. Au début du XVI^e siècle, un livre marque durablement la pensée politique européenne, *L'Utopie* de l'Anglais Thomas More (► p. 348), qui propose le modèle imaginaire de « la meilleure forme de gouvernement », comme l'indique son sous-titre.

L'**idéal communautaire** qui sous-tend la description de la société des Utopiens relève à la fois d'une volonté bien réelle de lutter contre la corruption des gouvernements anglais, d'une haine farouche de la tyrannie, et du rêve d'un humaniste qui a beaucoup médité sur la conception de la cité proposée par Platon dans *La République*.

En matière de religion, les humanistes tournent le dos aux pratiques médiévales qu'ils assimilent à de la superstition (► p. 26) : tout formalisme doit être banni. La volonté de restituer les textes dans leur authenticité concerne aussi la Bible, en particulier les *Évangiles* qui deviennent, pour ceux que l'on nomme les **évangélistes**, le principal objet de méditation. La prière, affaire individuelle avant tout, peut se passer des prêtres, Rabelais le dit à mots couverts dans l'ensemble de son œuvre (► p. 27).

Un **idéal de pureté** anime aussi les réformés qui affirment que seule la foi permet à l'homme de faire son salut. Humanistes, évangélistes et réformés se retrouvent dans la condamnation du clergé romain, mais se distinguent par leur conception de l'homme. Les humanistes font de l'harmonie entre l'homme, le monde et Dieu un point essentiel de leur pensée (► p. 28), tandis que les **réformés**, dans le sillage de Luther, puis de Calvin, insistent sur l'absolue faiblesse de l'homme, entièrement dépendant de la grâce divine.

Vers la fin d'un monde

Les déchirements religieux de la seconde moitié du *xvi^e* siècle marquent la fin de la tentative de renouveau spirituel tout autant que l'espérance d'une rénovation politique.

Les **germes de ces conflits** apparaissent vers 1530, alors même que l'humanisme semble promis à un avenir radieux. Les espoirs suscités en France comme en Angleterre par la montée sur le trône de rois plus ouverts, plus tolérants, François *1^{er}* et Henri VIII, s'évanouissent vite : le premier contraint à l'exil bien des évangélistes après l'affaire des Placards, affiches qui, en 1534, mettent violemment en cause la messe ; le second provoque le schisme de la chrétienté en déclarant l'Église d'Angleterre indépendante de Rome, et n'hésite pas à éliminer ceux qui s'opposent à ses projets : Thomas More meurt décapité en 1535. La tyrannie est revenue, celle-là même que dénonce vigoureusement La Boétie dans le *Discours de la servitude volontaire* (► p. 33).

Les **guerres de Religion** (1562-1598) mettent un terme à l'optimisme humaniste de la première moitié du siècle. On se tourne certes toujours vers l'Antiquité, mais l'esprit de tolérance qui animait Érasme et Thomas More n'est plus d'actualité. L'essence même de l'humanisme, cette entreprise de connaissance de l'homme et de la nature, paraît



ANDREA MANTEGNA (1431-1506),
Chambre des époux. Arrivée du cardinal Francesco,
fils de Louis II de Gonzague, vers 1466-1474.
(Museo di Palazzo Ducale, Mantoue.)

désormais illusoire. Un monde s'achève ; le culte de la beauté et du savoir n'est plus qu'une chimère (► p. 36-37). On cherche toujours la vérité, mais, comme le dit Montaigne, « il n'y a point de fin en nos inquisitions ».

L'**apport de l'humanisme** n'est pourtant pas négligeable, qu'il s'agisse de sa foi en l'homme, ou de la fusion qu'il a tenté d'opérer entre les deux grands pôles culturels européens que sont le monde antique et le monde chrétien. En France surtout, grâce à la restauration des genres antiques, codifiés dans des arts poétiques, il a permis l'épanouissement d'une langue nationale et de sa littérature.

La Renaissance

Une culture européenne

La prise de Constantinople par les Turcs, en 1453, provoque l'exode des savants qui se réfugient en Italie, apportant avec eux les manuscrits grecs et latins qui vont nourrir la culture européenne. À cela s'ajoute une révolution technique : l'**invention de l'imprimerie**. En 1470, le premier atelier est installé à Paris. Au début du siècle suivant, l'imprimerie est présente dans une quarantaine de villes ; Paris et Lyon constituent les foyers de la culture humaniste française. L'imprimerie permet une diffusion rapide de la pensée et du savoir dans toute l'Europe. Même si les tirages sont modestes (300 à 400 exemplaires), la circulation des livres, la multiplication des éditions, l'invention d'un format de livre plus maniable, l'abandon du parchemin au profit du papier assurent le renouveau d'une culture qui se tourne résolument vers la source commune : l'Antiquité gréco-latine. Par leurs voyages et les lettres qu'ils échangent, humanistes et artistes jettent les bases d'une véritable communauté européenne des lettres et des arts.

L'écriture et la gravure

L'essor du livre imprimé fait aussi passer l'Europe d'une culture fondée sur l'oral à une culture écrite. Pourtant, jusque vers 1530, la victoire de l'imprimerie n'est pas acquise : François 1^{er}, troublé par la montée de la contestation religieuse, envisage même de l'interdire. Mais, en 1539, l'**ordonnance royale de Villers-Cotterêts** impose l'usage du français pour tous les actes judiciaires. L'écrit se répand alors très rapidement. L'aggravation des conflits religieux incite en outre les intellectuels à mettre à profit la formidable puissance de propagande de l'imprimerie : publications polémiques et gravures satiriques se multiplient au cours des guerres de Religion, préfigurant le rôle de la presse d'opinion à l'époque des Lumières (► p. 78).

À côté du livre, les imprimeurs produisent un grand nombre d'images. Depuis le **XIV^e** siècle, on grave sur bois des images pieuses et des cartes à jouer, mais



ALBRECHT DÜRER (1471-1528),
Le Chevalier, la Mort et le Diable, gravure, détail.
(Bibliothèque nationale de France, Paris.)

comme la gravure ne peut illustrer les manuscrits, elle reste peu développée. Avec l'invention de l'imprimerie, on l'utilise pour orner les livres. La technique consiste à inciser au burin des plaques de bois que l'on encre avant de les imprimer. À partir de 1480, on grave également des plaques de métal qui autorisent une plus grande finesse de trait. Vers 1510, l'Allemand **Dürer** porte cet art de la gravure à la perfection par sa maîtrise du dessin et la profondeur de son inspiration.

Un nouveau statut pour les artistes et les écrivains

L'anonymat des œuvres d'art, propre au Moyen Âge, régresse au **XV^e** siècle. L'artiste prend conscience de son art, de sa valeur, et revendique pour siennes les œuvres qu'il crée. Celles des peintres et des sculpteurs existent pour elles-mêmes, en dehors de la fonction religieuse à laquelle le Moyen Âge les vouait. Les tableaux ornent les demeures des grands seigneurs ; les mécènes se multiplient : François 1^{er} fait venir d'Italie des artistes, dont le plus illustre d'entre eux, Léonard de Vinci ; il leur confie la décoration de son château de Fontainebleau. Ce goût des princes

pour les beaux-arts modifie sensiblement les sujets traités : les thèmes religieux dominent encore la production artistique et littéraire, mais les sujets profanes, souvent inspirés de la mythologie, permettent plus facilement aux artistes et aux écrivains d'exprimer leur style propre. À la Renaissance, l'**individu** affirme ses droits, les artistes leur manière, leur nom et parfois leur visage. Parallèlement au portrait qui vit un âge d'or, l'autoportrait, encore exceptionnel au Moyen Âge, prend son essor : Dürer se peint sans complaisance à plusieurs moments de sa vie, préfigurant l'entreprise de Montaigne qui, au fil de ses *Essais* (► p. 385), s'efforcera de donner de son être l'image la plus juste.

Des lecteurs peu nombreux

Malgré le développement du livre, les lecteurs restent peu nombreux. Les éditions humanistes ne concernent qu'une toute petite partie des ouvrages imprimés. Les grands succès du XVI^e siècle en France demeurent ces romans de chevalerie en prose dont se moque Rabelais dans *Pantagruel* et *Gargantua*. Ces livres eux-mêmes n'ont pas une grande diffusion, puisque, en moyenne, 80 % des foyers ne possèdent aucun livre. Cette rareté du livre indique que l'humanisme concerne une **élite intellectuelle européenne**, formée dans les collèges et les universités, consciente de sa valeur, mais coupée de la culture populaire de son temps, encore toute médiévale.

TITO LESSI, *Les Premiers Imprimeurs à Florence à la fin du XV^e siècle, XIX^e s.* (Musée d'Art moderne, Rome.)



Érasme, *Lettre à Sadolet*, 1530.

Érasme (► p. 23) se plaint auprès de son ami Sadolet, humaniste comme lui, des tâches multiples que lui occasionne, chez l'imprimeur Froben, l'édition de ses œuvres.

Personne ne pourrait aisément imaginer quel travail m'a coûté l'édition revue et augmentée des *Adages* ; quel travail ce fut d'expurger mon Sénèque qui, pour le plus grand déshonneur de mon nom, avait auparavant été publié en mon absence par des amis négligents ; quel travail j'ai consacré à Augustin, maintenant à Chrysostome ; quel travail m'a donné la traduction des Grecs et la collation de ce que j'avais traduit ; quelle lassitude j'éprouve à réviser mes ouvrages qui souvent sont appelés à être réimprimés ; sans parler d'autres menus travaux que continuellement m'extorquent mes amis. Mieux : il n'est besogne misérable que l'atelier de Froben ne m'impose ; car il abuse trop cavalièrement de ma nature complaisante. Et c'est là mon plus grand défaut, que je ne peux moi-même me pardonner. Je n'accouche de rien, mais j'expulse de mon esprit des fœtus tous avortés. À ce commentaire que tu as bien voulu lire j'ai à peine consacré sept jours, et encore pas tout entiers ; et je n'étais pas en bonne santé, mais fatigué. Quand six ou sept presses sont en pleine action, il n'est pas possible de se consacrer à un seul travail. Et, quand on me demande des livres, c'est généralement à l'époque de la foire, lorsque dans l'atelier le désordre est partout. C'est la raison pour laquelle ils sortent entachés de fautes généralement nombreuses. Je me suis enfui de Bâle, c'est vrai, mais les soucis de l'atelier me suivent comme l'ombre suit le corps. J'ai, par nature, peine à refuser quelque chose à mes amis ; pourtant mon esprit souhaite depuis longtemps le repos ; mon âge et ma santé réclament aussi la tranquillité.

© Trad. sous la direction d'A. Gerlo, Institut universitaire pour l'étude de la Renaissance et de l'Humanisme, Université libre de Bruxelles, 1967-1984.

LIRE L'humaniste au travail

1. Recherchez dans un dictionnaire les auteurs cités par Érasme. Quelle idée cela nous donne-t-il de sa culture ?
2. En quoi les tâches évoquées par Érasme symbolisent-elles parfaitement la démarche humaniste ?

VOIR

3. Quelle interprétation donnez-vous à l'allégorie gravée de Dürer (► p. 20) ?
4. En quoi la peinture ci-contre illustre-t-elle la lettre d'Érasme à Sadolet ?

L'Italie et les arts

La Renaissance et l'humanisme se définissent en premier lieu par la **passion des lettres et des arts** que l'Italie du *Quattrocento* insuffle au reste de l'Europe, à la

France en particulier. Mais cet éloge de la culture gréco-latine, païenne par nature, ne va pas sans difficultés pour les humanistes, penseurs chrétiens.

Castiglione

(1478-1529)

• *Le Livre du Courtisan*, 1528.

Le *Livre du Courtisan* eut un succès européen pendant près de trois siècles. Dans ce dialogue qui se déroule en mars 1507, Balthazar Castiglione définit les qualités que la Renaissance attend de l'homme. Répondant à son ami le comte de Canossa, Julien de Médicis, dit le Magnifique, seigneur de Florence, fait l'éloge du futur François I^{er}, modèle du souverain humaniste. Mais l'invasion française, lors des guerres d'Italie, a laissé des traces...



JEAN CLOUET (1485/90-1540/41),
Portrait de François I^{er}.
(Musée du Louvre, Paris.)

« Le vrai et principal ornement de l'esprit, ce sont les lettres »

« Mais, outre la bonté, je pense que le vrai et principal ornement de l'esprit de chacun, ce sont les lettres, bien que les Français connaissent seulement la noblesse des armes et ne fassent aucun cas du reste, de manière que non seulement ils n'apprécient pas les lettres, mais même ils les abhorrent, et tiennent tous les lettrés pour les plus vils des hommes; et il leur semble qu'ils font une grande injure à quelqu'un quand ils l'appellent clerc¹ ».

Alors Julien le Magnifique répondit: « Vous dites vrai, et cette erreur règne depuis longtemps chez les Français; mais si la bonne fortune permet que Monseigneur d'Angoulême², ainsi qu'on l'espère, succède à la couronne, j'estime que, de même que la gloire des armes fleurit et respandit en France, de même celle des lettres devra y fleurir pareillement avec un éclat incomparable. Car il n'y a pas longtemps que, me trouvant à la cour, je vis ce seigneur, qui me sembla, outre l'harmonie de son corps et la beauté de son visage, avoir dans son aspect une telle grandeur, conjointe néanmoins avec une cer-

taine humanité gracieuse, que le royaume de France devait toujours lui paraître peu de chose. J'entendis parler beaucoup ensuite, par de nombreux gentilshommes français et italiens, de ses très nobles façons, de la grandeur de son courage, de sa valeur et de sa libéralité³; et entre autres choses, il me fut dit qu'il aimait et appréciait au plus haut point les lettres, qu'il avait en grande estime tous les lettrés, et qu'il blâmait les Français eux-mêmes d'être si éloignés de cette profession, vu surtout qu'ils avaient dans leur pays une aussi noble université que celle de Paris, où le monde accourt de toutes parts. »

« C'est grande merveille, dit alors le Comte, que dans un âge aussi tendre, poussé seulement par un instinct naturel, contre la coutume de son pays, il ait pris de lui-même un si bon chemin, et puisque les sujets suivent toujours les mœurs de leurs supérieurs, peut-être, comme vous dites, les Français accorderont-ils eux aussi aux lettres la dignité qu'elles méritent. »

1. On désigne comme **clerc** tout individu employé aux écritures, qu'il appartienne ou non à l'Église.

2. Le futur François I^{er}, qui sera couronné roi de France en 1515.

3. **Libéralité**: noblesse, générosité.

CASTIGLIONE, *Le Livre du Courtisan*, I, 42, trad. A. Pons, © éd. Flammarion, 1991.

LIRE Un roi idéal

1. Comment Castiglione parvient-il à faire l'éloge du futur François I^{er} tout en présentant une vision très négative des Français ?
2. En quoi le portrait de François I^{er} est-il celui d'un roi humaniste ?



LE PRIMATICE (1504-1570),
Danaé. (Château de Fontainebleau.)

Perspectives

Didier Érasme illustre bien le paradoxe de l'humaniste face à l'Antiquité. Dans *Le Cicéronien*, Buléphore, son porte-parole, regrette le goût de ses contemporains pour des œuvres d'art qui se complaisent trop à la beauté des corps. Mais sa lettre à l'humaniste Sadolet, après le sac de Rome par les troupes de Charles Quint (1527), rend un vibrant hommage à la Ville éternelle.

1 Érasme (1469-1536), *Le Cicéronien*, 1528.

BULÉPHORE. – Si par hasard il t'est arrivé d'apercevoir à Rome les « musées »¹ des cicéroniens², fais donc un effort de mémoire, je t'en prie, pour te rappeler où tu aurais bien pu voir l'image du Crucifié, de la Sainte Trinité ou des apôtres. Tu auras trouvé au contraire partout les monuments du paganisme³. Et pour ce qui est des tableaux, Jupiter se précipitant sous forme de pluie d'or dans le sein de Danaé⁴ capte davantage les regards que l'archange Gabriel annonçant à la Sainte Vierge sa divine conception. Le rapt de Ganymède⁵ par l'aigle de Jupiter procure des plaisirs plus intenses que la montée au ciel de Jésus-Christ.

Trad. D. Ménager et al.,
© éd. Robert Laffont, 1992.

1. « Musées » : lieux habités par les Muses, d'où bibliothèques ou galeries renfermant des objets d'art.
2. Cicéroniens : partisans du retour à la culture antique.
3. Paganisme : religion polythéiste de l'Antiquité.
4. Cette nymphe fut séduite par Jupiter métamorphosé en pluie d'or et engendra Persée.
5. Enlevé par l'aigle de Jupiter, il devint le serviteur des dieux.

LIRE Rome au péril des barbares

1. Dans le texte 1, explicitez les références mythologiques et religieuses des l. 7-12. Quel usage Érasme en fait-il pour construire son argumentation ?
2. Dans le texte 2, quels procédés rhétoriques expriment l'indignation d'Érasme ?
3. Comment le texte 2 dépasse-t-il l'opposition sur laquelle est fondé le texte 1 ?

2 Érasme (1469-1536), *Lettre à Sadolet*, 1528.

Barbarie inouïe ! La sauvagerie des Scythes, des Quades, des Vandales, des Huns ou des Goths¹ fut-elle jamais assez grande pour les pousser, non contents de piller toutes les richesses, à brûler encore les livres, chose sacrée ? Et sur ce point ce n'est pas tant pour mon ami que pour moi-même que je m'afflige. Je pense en effet que tout ce qui a été perdu là a été arraché aussi à moi et à tous les érudits. De même la catastrophe qui s'est abattue sur Rome s'est abattue sur toutes les nations car elle n'était pas seulement la citadelle de la religion chrétienne, la nourrice des intelligences et pour ainsi dire la demeure la plus tranquille des Muses, mais encore la mère commune de tous les peuples. Qui en effet, même s'il était né dans une autre partie du monde, n'était pas accueilli, réchauffé, éduqué dans la paix de son giron ? Qui avait le sentiment d'y être un étranger, fût-il venu des confins de la terre ? Pour combien n'a-t-elle pas été une patrie plus chérie, plus douce, plus heureuse même que la leur ? Quel esprit a été assez sauvage pour n'en pas revenir civilisé et apprivoisé par sa fréquentation ? Qui, ayant vécu quelque temps là-bas, n'en est pas reparti à contrecœur et n'a pas saisi avec joie l'occasion d'y retourner lorsqu'elle lui était donnée, tenté de la susciter si elle lui était refusée ? Cela fut assurément une catastrophe internationale et pas seulement nationale.

Ébranlée par tant de querelles d'opinions, la religion chrétienne chancelle. La fureur de Bellone² est présente partout et, au milieu des grondements de ce tumulte, les Muses et les belles-lettres ou bien languissent, blessées à mort, ou bien se taisent, épouvantées.

1. Peuples barbares.

2. Déesse de la guerre chez les Romains. Allusion à la reprise des hostilités entre François I^{er} et Charles Quint.

Former l'homme nouveau

La question de l'**enseignement** est d'une importance capitale pour les humanistes, attachés à faire naître un homme nouveau, et elle nourrit leur réflexion tout au long du siècle. Il s'agit pour eux de rompre avec le système

médiéval, qui privilégiait les arguments d'autorité, le commentaire savant (la « glose ») et la subtilité dialectique ; ils veulent y substituer la fréquentation directe des textes et la **réflexion personnelle**.

Rabelais

(1483-1553)

● Biographie p. 517

● *Pantagruel*, 1532.

Dans la lettre qu'il envoie à son fils Pantagruel, parti étudier à Paris, Gargantua exprime l'idéal humaniste de la première moitié du XVI^e siècle : ce mélange de culture profane nourrie de l'Antiquité et de culture chrétienne porte le nom de syncretisme.

« Que rien ne te soit inconnu »

Maintenant toutes les disciplines sont rétablies, et l'étude des langues instituée : le grec, sans lequel c'est une honte qu'on se prétende savant, l'hébreu, le chaldéen et le latin ; l'imprimerie, qui fournit des livres si élégants et si corrects, est en usage, elle qui a été inventée de mon vivant par une inspiration divine, alors qu'au contraire
5 l'artillerie l'a été par une suggestion diabolique. Le monde entier est plein de gens savants, de précepteurs très doctes, de bibliothèques très importantes, au point que, me semble-t-il, ni au temps de Platon, ni en celui de Cicéron, ni en celui de Papinien¹, on ne pouvait étudier aussi commodément que maintenant, et désormais on ne devra plus se montrer en public ni en société, si l'on n'a pas été bien
10 affiné dans l'atelier de Minerve². Je vois les brigands, les bourreaux, les mercenaires, les palefreniers d'aujourd'hui, plus doctes que les docteurs et les prédicateurs de mon temps. Que vais-je dire ? Les femmes et les filles ont aspiré à cette gloire et manne³ céleste que sont de bonnes études. C'est au point qu'à l'âge où je suis, j'ai été contraint d'apprendre le grec, que je n'avais pas méprisé comme Caton⁴,
15 mais que je n'avais pas eu le loisir de découvrir en mon jeune âge, et je me délecte volontiers à lire les *Œuvres morales* de Plutarque, les beaux *Dialogues* de Platon, les *Monuments* de Pausanias, et les *Antiquités* d'Athénée⁵, en attendant l'heure où Dieu, mon créateur, voudra m'appeler et m'ordonner de quitter cette terre.

C'est pourquoi, mon fils, je t'engage à employer ta jeunesse à bien progresser
20 en savoir et en vertu. Tu es à Paris, tu as ton précepteur Épistémon⁶ : l'homme par un enseignement direct et de vive voix, la ville par de louables exemples, ont pouvoir de te former.

J'entends et je veux que tu apprennes parfaitement les langues : premièrement
25 le grec, comme le veut Quintilien⁷ ; deuxièmement le latin ; puis l'hébreu pour les saintes Lettres, le chaldéen et l'arabe pour la même raison ; et que tu formes ton style sur celui de Platon pour le grec, sur celui de Cicéron pour le latin. Qu'il n'y ait pas d'étude scientifique que tu ne gardes présente en ta mémoire et pour cela tu t'aideras de l'universelle encyclopédie des auteurs qui s'en sont occupés.

Des arts libéraux : géométrie, arithmétique et musique, je t'en ai donné le goût
30 quand tu étais encore jeune, à cinq ou six ans ; achève le cycle ; en astronomie, apprends toutes les règles, mais laisse-moi l'astrologie et l'art de Lulle⁸, comme autant de supercheries et de futilités.

Du droit civil, je veux que tu saches par cœur les beaux textes, et que tu me les mettes en parallèle avec la philosophie.

Et quant à la connaissance de l'histoire naturelle, je veux que tu t'y adonnes avec
35 zèle : qu'il n'y ait mer, rivière, ni source dont tu ignores les poissons ; tous les oiseaux du ciel, tous les arbres, arbustes, et les buissons des forêts, toutes les herbes de la terre, tous les métaux cachés au ventre des abîmes, les pierreries de tous les pays de l'Orient et du Midi, que rien ne te soit inconnu.



ANDRÉ DERAIN (1880-1954), *Pantagruel de Rabelais*, gravure sur bois, 1943. (Bibliothèque nationale de France, Paris.)

1. **Platon**, philosophe grec (IV^e s. av. J.-C.), **Cicéron**, orateur latin (I^{er} s. av. J.-C.), **Papinien**, juriste latin (III^e s. ap. J.-C.).

2. Déesse latine de la sagesse.

3. **Manne** : nourriture.

4. Homme politique romain qui s'opposa à l'influence de la culture grecque.

5. Écrivains grecs, dont Rabelais possédait les œuvres.

6. Nom propre qui signifie « savant ».

7. Écrivain latin (II^e s. ap. J.-C.) qui s'intéressa aux règles du discours oratoire.

8. Raymond Lulle, écrivain alchimiste du XIII^e s.

40 Puis relis soigneusement les livres des médecins grecs, arabes et latins, sans mépriser les Talmudistes et les Cabalistes⁹ et, par de fréquentes dissections, acquiers une connaissance parfaite de cet autre monde qu'est l'homme. Et pendant quelques heures du jour, va voir les saintes Lettres : d'abord, en grec, le *Nouveau Testament* et les *Épîtres* des apôtres puis, en hébreu, l'*Ancien Testament*.

9. Théologiens et savants juifs.
10. ► p. 348.

45 [...] D'utopie¹⁰, ce dix-septième jour du moins de mars, ton père, Gargantua.

RABELAIS, *Pantagruel*, ch. 8, *Œuvres complètes*, adaptation en français moderne, G. Demerson, © éd. du Seuil, 1973 et 1995.

LIRE Une nouvelle éducation

1. En quoi ce texte incarne-t-il l'optimisme de la Renaissance ?
2. Pourquoi les humanistes attachent-ils une telle importance à l'enseignement des langues ?
3. En quoi s'agit-il d'un enseignement équilibré ? Quel domaine du savoir suscite pourtant la méfiance de Gargantua ? Pour quelle raison ?
4. Quel ton Gargantua utilise-t-il pour s'adresser à Pantagruel ? Quelle est la nature des relations entre le père et le fils ?

Perspectives

Montaigne (1533-1592),
Essais (I, 26), 1580-1588.

Dans le chapitre « De l'institution des enfants », Montaigne réfléchit aux qualités à exiger du précepteur que l'on donnera à un jeune noble.

On nous apprend à vivre quand la vie est passée. Cent écoliers ont pris la vérole avant que d'être arrivés à leur leçon d'Aristote de la tempérance. Cicéron disait que, quand il vivrait la vie de deux hommes, il ne prendrait pas le loisir d'étudier les poètes lyriques. Et je trouve ces ergotistes¹ plus tristement encore inutiles. Notre enfant est bien plus pressé : il ne doit au pédagogisme² que les premiers quinze ou seize ans de sa vie ; le demeurant est dû à l'action. Employons
10 un temps si court aux instructions nécessaires. Ce sont abus ; ôtez toutes ces subtilités épineuses de la dialectique, de quoi notre vie ne se peut amender, prenez les simples discours de la philosophie, sachez les choisir et traiter à point : ils sont plus aisés à conce-
15 voir qu'un conte de Boccace³. Un enfant en est capable, au partir de la nourrice, beaucoup mieux que d'apprendre à lire ou écrire. La philosophie a des discours pour la naissance des hommes, comme pour la décrépitude. [...]

20 Pour tout ceci, je ne veux pas qu'on emprisonne ce garçon. Je ne veux pas qu'on l'abandonne à la colère et humeur mélancolique d'un furieux maître d'école. Je ne veux pas corrompre son esprit à le tenir à la géhenne⁴ et au travail, à la mode des autres, quatorze
25 ou quinze heures par jour, comme un portefaix. Ni ne trouverais bon, quand par quelque complexion solitaire et mélancolique, on le verrait adonné d'une application trop indiscrete⁵ à l'étude des livres, qu'on la lui nourrit. Cela les rend ineptes à la conversation
30 civile, et les détourne de meilleures occupations. Et

combien ai-je vu de mon temps d'hommes abêtis par téméraire avidité de science ? Carnéade⁶ s'en trouva si affolé, qu'il n'eut plus le loisir de se faire le poil et les ongles. Ni ne veux gâter ses mœurs généreuses
35 par l'incivilité et barbarie d'autrui. La sagesse française a été anciennement en proverbe, pour⁷ une sagesse qui prenait de bonne heure, et n'avait guère de tenue⁸. À la vérité nous voyons encore qu'il n'est rien si gentil que les petits enfants en France ; mais
40 ordinairement ils trompent l'espérance qu'on en a conçue, et hommes faits, on n'y voit aucune excellence. J'ai ouï tenir⁹ à gens d'entendement, que ces collèges où on les envoie, de quoi ils ont foison, les abrutissent ainsi.

45 Au nôtre¹⁰, un cabinet, un jardin, la table, et le lit, la solitude, la compagnie, le matin et le vèpre¹¹, toutes heures lui seront unes : toutes places lui seront étude ; car la philosophie, qui, comme formatrice des juge-
50 ments et des mœurs, sera sa principale leçon, a ce privilège de se mêler partout.

1. Ergotistes : ergoteurs, pinaillieurs (Montaigne désigne ainsi les professeurs qu'il critique). – 2. Pédagogisme : éducation.
3. Auteur italien du *Décameron* (1350), célèbre recueil de nouvelles. – 4. Géhenne : torture. – 5. Indiscrete : sans retenue.
6. Philosophe grec (III^e s. av. J.-C.). – 7. A depuis longtemps la réputation d'être. – 8. Tenue : durée. – 9. J'ai entendu dire.
10. À notre élève. – 11. Le vèpre : le soir.

LIRE Leçons de pédagogie

1. Quel type d'enseignement Montaigne récuse-t-il ?
2. Sur quel principe repose une éducation réussie pour Montaigne ?
3. Dans quelle mesure peut-on opposer les conceptions de Montaigne et de Rabelais ? Qu'est-ce qui les rapproche cependant ?

Religion : le retour aux sources

Les humanistes **remettent en question le formalisme** de la vie religieuse de la fin du Moyen Âge et du début du XVI^e siècle, en particulier les jeûnes, le culte des saints, les pèlerinages et les formes de dévotion qu'ils apparentent à de la superstition. Rejetant ainsi les pratiques rituelles du catholicisme romain, ils sont favorables à la **médita-**

tion directe des textes sacrés, des *Évangiles* surtout, sans l'intermédiaire d'aucune glose ni d'aucun membre du clergé. La démarche critique de ces « **évangélistes** », souvent virulente, revêt des formes diverses qui vont de l'allégorie, chez Marguerite de Navarre, à la satire, voire à la parodie chez Rabelais.

Marguerite de Navarre

(1492-1549)

● Biographie p. 515

● *La Comédie de Mont-de-Marsan*, 1548.

Marguerite de Navarre, sœur de François I^{er}, met ici en scène quatre personnages allégoriques qui incarnent chacun une attitude vis-à-vis de la foi. La Superstitieuse représente tous les rites qui s'opposent à la véritable piété évangélique et que Rabelais appelle « les constitutions humaines ».

« La Superstitieuse »

Je m'en vais faire un voyage,
De bon cœur et bon courage :
C'est un saint pèlerinage
De Marie et son enfant,
5 Qui de mal et toute rage
Le vrai pèlerin défend.
Le chemin long m'a aux pieds aggravée,
Dont ma personne est si très fort grevée¹
Que j'en sens bien des douleurs non petites ;
10 Mais quand j'ai bien mes peines éprouvées,
Douce en moi doivent être trouvées,
Vu que j'acquiers par elles gros mérites.
Tant aise suis quand j'ai mes heures dites
Et mon psautier² de cent cinquante Ave.
15 Le mien est du Mont des Ermites,
Dont plusieurs sont en le disant sauvés.
Des oraisons m'aide³
De la sainte Brigitte
Qui révélation
20 Eut de tout le tourment,
Que souffrit justement
Christ en sa passion.

De tous saints, oraisons
J'ai pour toutes saisons,
25 Pour garder et guérir
De tous dangers et maux,
D'ennuis et de travaux,
Où je puis encourir⁴.
Puis voici ma neuvaine⁵,
30 Qui n'est pas chose vaine.
Voyez ces neuf chandelles :
Si elles sont allumées
Et que droit les fumées
Vois monter au ciel de celles-ci,
35 Je sais que ma prière
N'est pas mise en arrière,
Mais est reçue aux cieus.
De ces trois qui sont blanches,
Je les garde au dimanche
40 Dont j'espère bien mieux.
Bref, pour sauver mon âme,
Par eau, par feu et flamme,
Épargner je ne veux.
Le corps d'une sainte,
45 Quand la vie est éteinte,
On lui porte des vœux.

MARGUERITE DE NAVARRE,
La Comédie de Mont-de-Marsan,
scène 2.



1. Grevée : accablée.

2. Chapelet de 150 grains correspondant aux 150 psaumes de David ; la prière à la Vierge Marie commence par *Ave Maria* ; les heures sont aussi des prières réglementaires.

3. Prononcé *m'aïde*.

4. Où je puis encourir : auxquels je peux être exposée.

5. Prière que l'on récite pendant neuf jours selon des règles précises pour obtenir une grâce particulière.

Invocation pour guérison, ex-voto de la fin du XVI^e s. (Santa Anastasia, sanctuaire de la Madonna dell'Arco, Naples.)

LIRE Allégorie et critique

1. Identifiez toutes les pratiques religieuses présentes dans le discours de la Superstitieuse.
2. Dans quelle mesure la Superstitieuse est-elle un personnage allégorique ?
3. Quels aspects du texte permettent de comprendre que l'on a affaire à une satire des rites ?

Perspectives

D'après JÉRÔME BOSCH (1460-1516), *Carnaval*.
(Musée Mayer van den Bergh, Anvers.)



Rabelais (1483-1553),
Le Quart Livre (ch. 59), 1552.

Dans *Le Quart Livre*, Rabelais fait le récit d'un voyage allégorique qui conduit Pantagruel et ses amis dans une quête initiatique. Allant d'île en île, les voyageurs sont confrontés à toutes sortes de monstres qui paraissent sortir des peintures de Jérôme Bosch. Après l'île des Papefigues hérétiques et celle des Papimanes, adorateurs du pape, ils abordent dans celle de Gaster, le Ventre, et rencontrent les Gastrolâtres, « adorateurs du ventre ».

Nous considérant le minois et les gestes de ces poltrons magnigoules¹ Gastrolâtres, comme tous étonnés, ouïmes un son de campane² notable, auquel tous se rangèrent comme en bataille, chacun par son office, degré et antiquité³. Ainsi vinrent devers messire Gaster, suivant un gras, jeune, puissant Ventru, lequel sur un long bâton bien doré portait une statue de bois, mal taillée et lourdement peinte, telle que la décrivent Plaute, Juvénal et Pomp. Festus⁴. À Lyon, au carnaval, on l'appelle *Mâchecroute* : ils la nommaient *Manduce*⁵. C'était une effigie monstrueuse, ridicule, hideuse et terrible aux petits enfants, ayant les yeux plus grands que le ventre, et la tête plus grosse que tout le reste du corps, avec amples, larges et horribles mâchoires bien endentelées⁶, tant au-dessus comme au-dessous, lesquelles, avec l'engin⁷ d'une petite corde cachée dedans le bâton doré, l'on faisait l'une contre l'autre terrifièrement cliqueter, comme à Metz l'on fait du dragon de saint Clément.

20 Approchant les Gastrolâtres, je vis qu'ils étaient suivis d'un grand nombre de gros valets chargés de corbeilles, de paniers, de balles⁸, de pots, poches⁹ et marmites. Adonques¹⁰, sous la conduite de Manduce,

chantant ne sais quels Dithyrambes, Craepalocomes, Epaenons¹¹, offrirent à leur Dieu, ouvrant leurs corbeilles et marmites, Hippocras¹² blanc, avec la tendre rôtie¹³ sèche.

1. **Magnigoule** : à la grande gueule.
2. Entendîmes un son de cloche.
3. **Office, degré et antiquité** : charge, grade et ancienneté.
4. Écrivains latins.
5. Nom propre formé sur le latin *manduco*, manger.
6. **Endentelées** : pourvues de dents.
7. **Engin** : moyen.
8. **Balles** : paquets contenant des marchandises.
9. **Poches** : sacs.
10. **Adonques** : alors.
11. Chants grecs en l'honneur de Bacchus, dieu du vin.
12. Vin aromatisé à la cannelle.
13. Tranche de pain grillée.

LIRE Un récit satirique

1. De quel vice ce texte fait-il, au premier degré, la satire ?
2. Quels détails permettent de le comprendre comme une parodie d'office catholique ?
3. Comment l'évocation des Gastrolâtres et de Mâchecroute associe-t-elle fantaisie et réalisme ?

VOIR En quoi le carnaval représenté d'après Jérôme Bosch s'accorde-t-il avec le texte de Rabelais ?